

JOSÉ MOSELLI ET LES TERRES POLAIRES

par Jacques Van Herp

(Article paru dans *Les Carnets de l'Exotisme*, 1996, n° 17-18)*

José Moselli (1882-1941), officier de marine marchande, commandant durant la Guerre de 14-18 un transport faisant la navette entre Marseille et le front de Salonique, après avoir connu le Pacifique, les Mers de Chine et du Japon, les Nouvelles-Hébrides, la côte du Chili, les ports anglais et américains, familier de Londres, de Marseille, et de San Francisco, grand romancier d'aventures, n'a rien d'un romancier exotique. Dans son œuvre il est familier de la frange côtière des pays, mais à peine de l'hinterland ; il connaît le Brésil de Rio, l'Égypte d'Alexandrie, du Caire, de Khartoum, car il y travailla dans les banques locales, mais l'intérieur de l'Afrique n'est abordé qu'à travers le prisme des récits, des rapports, des articles de journaux.

Sa vision est une vision de caméra ou de caméscope, il évoque le cadre à travers l'action. Il saisit des silhouettes, les propos, les attitudes, aussitôt cadre et personnages se dessinent, à peine croqués, mais reconnaissables et s'imposant au lecteur. Il ne va pas chercher un décor pittoresque, ou exotique, mais un cadre de comportement. Il en va des solitudes arctiques, comme des bas quartiers de Londres ou de Frisco, ou du Pacifique des îles, ou encore de la forêt vierge. Ce sont des univers où la loi s'arrête, où les protagonistes n'ont de limites que celles qu'ils acceptent, et non celles de l'autorité. Le cadre lui est indifférent. Il ne vibre pas devant la nature vierge et sauvage. Ce n'est pas réaction de citadin, ennemi de la campagne, et se refusant à quitter un cocon bien douillet, mais d'aventurier. Les personnages de Moselli ne se heurtent à la nature que pour essayer d'en triompher. Les étendues polaires, les neiges étalées jusqu'à l'horizon, sont toutes pareilles aux flots du Pacifique immense, où, pour peu que les calmes

immobilisent le voilier, on peut succomber également à la soif, à la faim, où les atolls et les îles sont synonymes de danger.

Ainsi, dans une des nombreuses nouvelles dont il jalonna les illustrés Offenstadt, il rapporte l'aventure d'un baleinier pris dans les glaces du pôle dans les années 1880. Aucune description du paysage, des conditions de vie, sinon qu'il y a de la neige et qu'il fait froid. Ce dont il se soucie, ce qui l'intéresse, ce sont les hommes, leur lutte pour survivre : le voyage en chaloupe parmi les glaces dérivantes, puis, terre venue, le traîneau improvisé avec les débris de la barque, la chasse difficile, l'ours tué qui se révèle aussi maigre que les naufragés, la faim qui grandit, l'espoir qu'il faut sans cesse relever. Et finalement l'abandon de tout espoir, la conscience qu'ils sont perdus à jamais dans le froid et la neige. Mais les matelots n'abandonnent pas, avancent encore, machinalement, ils ne se couchent pas. Peut-être parce que les hommes doivent se comporter ainsi. Il n'est permis qu'aux animaux de renoncer, de s'allonger pour mourir. L'homme, aux yeux de Moselli, doit aller jusqu'au bout du combat. Cette lutte n'a pas de sens, pas d'issue, mais il faut livrer le combat jusqu'au bout.

La détresse, le danger agissent comme des révélateurs : les caractères se dévoilent, les manques, les lâchetés, mais aussi le courage. Le fond de l'homme apparaît alors. Et, souvent, ce n'est pas très beau. Moselli ne croit pas à la bonté de l'homme, celui-ci, naturellement cruel, se plaît à tourmenter et torturer son semblable. Cela quelle que soit sa couleur ou sa race : civilisé ou primitif, Blanc, Chinois, Papou, Dayak, Indien, Maori ou cannibale de Mélanésie, gens du passé ou gens du futur, comme les citoyens d'Illa ("La fin d'Illa", 1924. Voir bibliographie), tous sont également cruels. Les conquêtes scientifiques ne corrigent pas cette tendance, elles se bornent à les masquer.

Moselli a beaucoup écrit, romans, nouvelles, contes, sur les terres du froid. Ne relevons que quelques œuvres, assez significatives. "Le Maître de la Banquise" (Collection d'Aventures Offenstadt, 1916) est un récit de S.F. se passant au Pôle et

dans les mers polaires. Schéma classique de ce type de roman : un ingénieur aigri, ennemi des baleiniers, auteur d'une invention intéressante, se voit manipulé par un financier désireux de s'enrichir malhonnêtement. Le cadre n'a aucune importance, sinon en ceci : des capteurs solaires ont permis la construction d'une ville sur la banquise de l'océan Arctique. Et quand les prisonniers, des pirates s'évadent et fuient sur l'inlandsis, ils édifient des igloos afin de trouver refuge et repos. Moselli n'insiste pas plus. Ce qui l'intéresse, c'est l'action, la lutte de la société et des individus contre le sous-marin pirate ; les terres polaires ne sont qu'un cadre propice au développement de son roman.

L'environnement polaire joue en revanche un rôle capital dans "Le Messenger de la Planète", paru dans l'Almanach Scientifique de 1925, avec une fort belle couverture. Nous sommes en Antarctique. Deux savants, un astronome, Densmold, un géologue, Wallens, sont partis en exploration, accompagné d'un Indien d'Alaska menant leur traîneau. Le paysage est brossé en une ligne : "c'était le néant, neige gelée, blocs de glace, ciel gris, sans reflets". Il ne sera plus décrit, mais il restera toujours présent. La tempête de neige, le blizzard balayant la plaine, la tourmente magnétique, la neige et le froid isolent les savants, musellent la radio, affolent les chiens, les amènent à tuer et dévorer en partie le chef de traîneau, et emprisonnent les explorateurs avec leur découverte : un étrange être vivant, polyèdre enfoui dans les glaces, dans la clarté duquel des formes géométriques sont projetées sur un écran, afin d'attirer l'attention d'autres intelligences. Ce Mercurien qui leur tend les mains est isolé sur la terre, sans espoir de retourner chez lui.

Ils vont partager ses connaissances, permettre à la science humaine de progresser de mille siècles. A cet instant, trois esprits fraternels se rencontrent. Mais l'environnement, le pôle, la glace, la faim, vont tout bouleverser, déterminer l'action et les comportements. Le Mercurien est mis en pièce par les chiens de traîneau à demi fous de faim. Les explorateurs, dépourvus de radio, détruite par la tempête magnétique, ayant

perdu la plupart de leurs chiens, doivent retourner à la côte pour porter la nouvelle et le fruit de leurs observations. La progression n'est pas trop pénible, mais les provisions s'épuisent. Wallens voit son compagnon voler les derniers vivres, les glisser dans son sac à dos. Wallens le tue. L'expédition de secours retrouve son corps, mais pas celui de son compagnon. Et le secret des Mercuriens dort toujours sous la glace.

Cette fois le décor polaire joue le rôle d'acteur, justifiant la protection et l'isolement du messenger Mercurien, expliquant le comportement des chiens et des savants... et révélant que, même chez un scientifique, le primitif est toujours présent.

Cet égoïsme scientifique est à l'opposé de ce qu'on lit chez Jules Verne, dans "Le Capitaine Hatteras", dans les récits des explorateurs, comme Scott, où la règle est de ne pas abandonner ses blessés, quel que soit le prix à payer. Mais Moselli est fidèle à sa vision pessimiste : le danger a libéré l'esprit de ses tabous, et la gloire scientifique l'emporte.

Dans les romans du Grand Nord de Louis-Frédéric Rouquette, les terres polaires sont le sujet du livre ; chez Moselli elles ne sont que le cadre. Le roman de Moselli se rapproche du roman élisabéthain : pas de décor, des panneaux ; le texte est primordial. Le cadre polaire est parfait à cet usage, travaillant à éroder ou briser les contraintes morales. Les vices d'Europe, que la contrainte sociale, la crainte du gendarme, répriment en partie, explosent dès que l'autorité est absente ou défaillante. Les seules limites existantes sont, pratiquement, celles que l'homme s'impose. Les personnages d'un roman d'aventures se partagent : les "bons" et les "mauvais". Il en va ainsi chez Moselli, mais les "bons" également, se laissent aller, et la cruauté se réveille chez eux comme chez leurs adversaires.

Le froid polaire donne leur prix à des vertus comme le respect de la parole donnée, la fidélité en amitié, et le courage. Là est la vraie pierre de touche des individus. Moselli les sépare non point tant selon la ligne de partage courant entre les défenseurs de l'ordre et les malfaiteurs, mais selon l'attitude

devant la mort. D'un côté les peureux, les trembleurs, de l'autre ceux, qui le moment venu, regardent la mort et la souffrance en face. A ceux-là l'auteur ne marchandé ni le respect, ni la sympathie, fussent-ils de simples meurtriers.

Que ses personnages arpentent les solitudes glacées du Grand Nord canadien ("Tavar la Hache", 1929), du Klondyke ("Le Claim", 1920), de l'Alaska ("Le Totem de l'Homme Mort", 1933) le décor physique n'est quasi pas esquissé. Nous sommes dans un lieu où les héros souffrent de la faim, du froid, de la solitude et des hommes. Chez les uns le courage, l'endurance, la ténacité montent à la surface. Chez d'autre c'est la bassesse, la poltronnerie, la cruauté. Surtout Moselli aime camper des personnages pittoresques, avec plus d'énergie que ne le fit Rouquette dans son œuvre. Que ce soit un ex-général haïtien perdu dans le Grand Nord, ou, dans "Le Totem de l'Homme Mort", le shaman des indiens Tarviaks, près du 70° parallèle, dont la mère était jongleuse au cirque Barnum & Bailey, et dont Moselli se complaît davantage à conter par le détail comment il se retrouvera shaman au cercle polaire qu'à décrire son accoutrement ou son village.

Dans "Le Messenger de la Planète" l'extraterrestre est pitoyable, sympathique, réconfortant par son contact les hommes qui le rencontrent. C'est qu'il n'est pas humain. Voici le fond de la pensée de Moselli, dont la philosophie ne doit rien à l'école. Il ignore le mystère, l'angoisse métaphysique, le malaise existentiel. La mort existe, elle est inévitable et certaine, c'est la seule réalité. Et tout est dit.

Il s'en est ouvert un peu dans une note griffonnée sur une feuille de papier, et attendant visiblement des développements : "Le néant c'est l'impossible et le certain : cela ne se conçoit pas, mais cela est. Le vice est la seule originalité, la seule puissance créatrice de l'homme. Il est l'essai d'une organisation de la nature contre la nature, de l'intronisation de l'être humain au-dessus du règne animal, d'une création humaine contre la création anonyme d'un monde inscrit dans l'inconscience universelle. Vice : disposition habituelle à ce que le nombre

considère comme anormal et mauvais : Morale, force, vertus individuelles".

Encore que ce "vice" n'ait pas son ordinaire consonance sexuelle, et désigne tout autant l'avidité de l'or, de la puissance, le jeu, la cruauté, voici la clé livrant le secret de bien des personnages, ne rendant compte qu'à eux-mêmes, et de l'attitude de l'auteur à leur égard.

* : Les Carnets de l'Exotisme - Le TORII Editions : B.P. 93, 86003 Poitiers cedex.